

JEAN-FRANÇOIS SIRINELLI

*Serres ou laboratoires
de la tradition politique ?
Les khâgnes des années 1920*

Les khâgnes des années 1920 (1) ont-elles été un lieu de transmission de la tradition politique ? La question peut surprendre. Ces classes préparatoires au concours de l'École normale supérieure, en effet, ne constituent apparemment rien de bien prestigieux à cette date : quelques salles sombres dans une douzaine d'établissements, l'une — à Louis-le-Grand — accueillant des effectifs pléthoriques, à la limite de l'asphyxie, les autres abritant au contraire, le plus souvent, de maigres auditoires aux résultats incertains. Le chercheur ne risque-t-il pas, dès lors, de majorer l'importance du site sur lequel il travaille et de fausser ainsi la perspective ?

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX CLERCS

La question cependant doit être posée. Plusieurs raisons, imbriquées, y invitent. Et, tout d'abord, l'angle d'approche choisi. Notre recherche sur la khâgne s'intégrait, de fait, dans un projet plus large : contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire des intellectuels français (2). Ceux-ci, souvent, n'ont été observés que sous l'angle, important, de l'histoire des idées. Cette histoire généalogique

(1) Cf. notre thèse de doctorat d'Etat, *Khâgneux et normaliens des années vingt. Histoire politique d'une génération d'intellectuels (1919-1945)*, Université de Paris X, 1986, 2 117 p., à paraître chez Fayard. Sur les principales directions de recherche de cette thèse, cf. notre article : Khâgneux et normaliens dans l'orage 1919-1945, *Information historique*, 1986, n° 5.

(2) Sur cette histoire, cf. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, 264 p.

de la vie de l'esprit, illustrée notamment par Jean-Jacques Chevallier et Jean Touchard, est un jalon essentiel de l'histoire politique, mais notre propos est autre ou, plus précisément, se veut complémentaire. Il peut se résumer dans cette interrogation : comment l'esprit vient-il aux clercs ? En d'autres termes, moins que l'histoire des idées elles-mêmes, c'est une contribution à l'histoire de leur acculturation dans le milieu intellectuel français que nous avons voulu entreprendre.

Or, la khâgne des années 1920 est l'un des lieux où s'est faite cette acculturation. Y sont passés, en effet, nombre d'intellectuels nés dans la première décennie du xx^e siècle — appelons cette génération la « génération de 1905 » — et ayant ensuite traversé ce siècle en le marquant de leur empreinte : Jean-Paul Sartre et Raymond Aron sont, à cet égard, les figures emblématiques de cette génération khâgneuse. A la Libération, vingt ans après leurs « vingt ans », les membres de cette classe d'âge occupèrent, et pour longtemps, le devant de la scène intellectuelle. Et quarante ans après leurs « quarante ans », au seuil des années 1980, ils jetteront leurs derniers feux. Entre-temps, du reste, d'autres générations intellectuelles se seront ébrouées en khâgne. Au moment de leur « expédition en Haute Intelligentsia », en 1981, Hervé Hamon et Patrick Rotman (3) avaient ainsi localisé dans les classes préparatoires littéraires la « matrice initiale » de la strate des « intellocrates », quinquagénaires passés par les khâgnes de l'après-guerre. Un rameau de la génération de la guerre d'Algérie se forma aussi en khâgne et 1968 eut également sa génération khâgneuse (4).

Pour ces apprentis intellectuels, le passage par la khâgne se fait à un âge où les influences sont vivaces et les amitiés aisément tissées. Et ainsi replacée en perspective — la khâgne, vivier de futurs « grands » clercs, à l'âge de l'éveil intellectuel et politique —, la question posée en introduction redevient légitime et peut donc se formuler par ces interrogations : dans cet éveil, la khâgne a-t-elle joué un rôle ? Et est-ce, de ce fait, un lieu de prise de relais idéologique ?

(3) Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Les intellocrates*, Paris, Ramsay, 1981.

(4) Sur les générations intellectuelles d'après-guerre, dont la khâgne fut parfois le berceau, outre *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, cf. nos recherches sur « Les normaliens de la rue d'Ulm après 1945 : une génération communiste ? » (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1986, 4) et sur « Les intellectuels et Pierre Mendès France : un phénomène de génération ? » (in *Pierre Mendès France et le mendésisme*, sous la direction de François Bédarida et Jean-Pierre Rioux, Fayard, 1985) ; cf. aussi notre contribution, « La khâgne », au volume 3, II, 2, des *Lieux de mémoire, La nation****, sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1986.

UN EFFET DE GROUPE ?

A problème complexe, réponse malaisée. L'étude de quelques cas particuliers ne permet guère, en effet, de trancher. Ainsi, si l'hypokhâgne et la khâgne furent pour Robert Brasillach, à travers l'influence de son professeur André Bellessort et sa rencontre avec le futur Thierry Maulnier, un terreau maurrassien dont ont bien rendu compte les premiers chapitres de *Notre avant-guerre*, une étude plus attentive montre que le rôle de l'un de ses professeurs du lycée de Sens avait été déjà déterminant en amont, avant le baccalauréat. Dans le cas de Paul Nizan, c'est au contraire en aval, rue d'Ulm, qu'eurent lieu les évolutions décisives, même si, là encore, le séjour en khâgne fut, les indices sont convergents, un moment important pour le futur auteur d'*Aden Arabie*. Quant à Jean-Paul Sartre, pour lui l'aval et l'amont se valent, et c'est un cours politiquement paisible que suit alors le jeune homme, peu intéressé, ni en khâgne ni à l'École normale supérieure, par les problèmes de la cité, mais montrant déjà, en revanche, un indéniable penchant pour la littérature et empruntant dès cette époque les voies parallèles de l'écriture.

En ce qui concerne les cas individuels, on peut donc trouver des arguments en faveur d'une influence profonde de la khâgne comme lieu de prise de relais politique, mais aussi étayer une réponse négative à la même question. Reprenons donc plutôt l'étude dans sa dimension collective, à la recherche d'un éventuel *effet de groupe*.

Pour la moitié environ des khâgneux (5), dont Jean-Paul Sartre, la question ne se pose guère, ces jeunes étudiants entrant et ressortant apolitiques du couloir khâgneux. Non que la traversée ait été forcément sans influences, mais ces influences se sont exercées sur d'autres registres. Pour l'autre moitié, en revanche, l'intérêt pour la vie de la cité est avéré, avec, il est vrai, une amplitude variable. Cette seconde moitié, *grosso modo*, pense à gauche et la khâgne, de ce fait, penche de ce côté du paysage politique.

Il serait, en effet, hasardeux d'inférer de la célèbre description de la khâgne de Louis-le-Grand dans *Notre avant-guerre* que cette classe était politiquement polychrome : Robert Brasillach et ses amis maurrassiens n'y étaient en aucun cas représentatifs et y apparaissaient plutôt comme des oiseaux rares.

Dans un « Quartier latin » — entendu ici dans un sens générique —

(5) Pour l'établissement de cette proportion, on se reportera à *Khâgneux et normaliens...*, réf. cit.

alors plutôt orienté à droite (6), le khâgneux politique est souvent socialiste ou socialisant, parfois radical ou Jeune République, rarement communiste, l'ensemble constituant une gauche incontestablement composite mais puisant à une source commune : le pacifisme. L'imprégnation pacifiste déborde largement, en effet, le seul terreau socialisant — même si celui-ci constitue une strate épaisse du socle politique de la khâgne — et touche une large part de la mouvance khâgneuse. Au reste, cette sensibilité a souvent d'autres racines que l'influence socialiste : le rôle du philosophe Alain, par exemple.

Ce qui nous ramène à la question initiale : *quid* de la khâgne, dans ce penchant à gauche et ce pacifisme ? Joue-t-elle un rôle dans la perception des données immédiates de la conscience politique de ses élèves ? Deux pistes, à cet égard, sont à explorer : les professeurs et les camarades. Pour les premiers, une distinction s'impose. Nous avons proposé ailleurs (7) une typologie entre « entraîneurs », « maîtres » et « éveilleurs ». L'influence des plus nombreux, les « entraîneurs », s'est bornée à permettre, à force de dévouement, et parfois de talent, au plus grand nombre de leurs élèves d'entrer rue d'Ulm ou d'obtenir une bourse de licence. Les « maîtres » — par-delà le sens général que la coutume khâgnale avait généreusement accordé à tous les professeurs de ces classes — ont profondément marqué leurs élèves dans leurs disciplines respectives mais leur influence s'est cantonnée à ces seules disciplines. Il faut au contraire, dans le cas des « éveilleurs », dépasser cette aire d'influence. Le terme nous paraît bien convenir, en effet, pour définir une catégorie d'hommes ou de femmes qui, sans être eux-mêmes forcément très connus ou sans avoir toujours acquis de leur vivant une réputation en rapport avec leur rôle réel, ont été, dans différents secteurs de la vie intellectuelle française, un levain pour les générations suivantes. Cette catégorie, on le voit, dépasse les seuls professeurs, de khâgne ou d'autres institutions scolaires et universitaires. Le cas le plus connu demeure celui de Lucien Herr, dont l'influence fut profonde et durable — même s'il convient d'en pondérer l'importance, en relativisant certaines sources trop pieuses —, mais dont la notoriété n'avait guère

(6) Cf. Jean-François Sirinelli, *Action française : main basse sur le Quartier latin*, *L'Histoire*, n° 51, décembre 1982.

(7) Cf. Aux lisières de l'enseignement supérieur : les professeurs de khâgne vers 1925 (in Christophe Charle et Régine Ferré, *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Ed. du CNRS, 1985) et Biographie et histoire des intellectuels : le cas des « éveilleurs » et l'exemple d'André Bellessort, *Sources. Histoire au présent*, n° 3-4, 1985.

dépassé les cercles d'initiés. Dans le milieu de l'édition, un Jean Paulhan, dans l'ombre de Gaston Gallimard, ou un Bernard Groethuysen, resté lui aussi dans la coulisse, ont pourtant exercé une influence déterminante sur certains des auteurs de la NRF. Pour en revenir aux seuls professeurs, peuvent être considérés comme « éveilleurs » ceux dont l'influence a dépassé la simple transmission — même décisive, comme dans le cas des « maîtres » — d'une discipline, pour déboucher plus largement sur une influence intellectuelle — avec, parfois, des incidences politiques — s'exerçant sur des jeunes gens appelés à devenir à leur tour des clercs.

Ainsi définie, la catégorie devient un club très fermé. Pour les années vingt, il s'est trouvé deux professeurs de khâgne seulement pour parvenir à un tel statut : le philosophe Alain et le littéraire André Bellessort. Leur influence ne saurait être autopsiée ici. Elle fut réelle et pose, de surcroît, le problème d'une généalogie des influences, problème clé dans l'étude des phénomènes de transmission politique ou intellectuelle. Pour Bellessort comme pour Alain, cette généalogie existe, en effet, l'un et l'autre étant des maillons d'une longue chaîne de filiation. Pour Alain, par exemple, Régis Debray observe justement dans *Le pouvoir intellectuel en France* un « engendrement des classes, des khâgnes et des thurnes, qui permettait encore à un grimaud des années 1960, grâce à un professeur de Louis-le-Grand (Maurice Savin), ancien élève d'un professeur à Henri-IV (Emile Chartier, dit Alain), lui-même ancien élève d'un professeur à Michelet (Jules Lagneau), d'avoir sous les yeux l'ombre portée d'un saint laïc né au lendemain de 1848 » (8).

Un rôle incontestable des professeurs, donc, mais statistiquement très limité. Qu'en est-il de l'autre paramètre, la convivialité khâgnale et l'influence éventuelle de camarades de classe ? Là encore, cette influence est indéniable mais relative. Le milieu des khâgnes est constitué de microclimats politiques, à l'abri desquels de telles influences s'exercent. Deux exemples, là encore limités aux années 1920, sont à cet égard significatifs. C'est la mouvance socialiste, nous l'avons vu, qui est alors la plus importante chez les khâgneux, et en son sein le futur historien Georges Lefranc joua un rôle de prosélyte, moins du reste par une campagne assidue d'évangélisation que par son rayonnement d'animateur du Groupe d'études socialistes des

(8) Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979, p. 62. Maurice Savin (1905-1978), khâgneux à Henri-IV entre 1923 et 1926, agrégé de philosophie en 1929, termina sa carrière comme professeur de khâgne à Louis-le-Grand. Pour les filiations Jules Lagneau, Alain et Henri Chantavoine, André Bellessort, cf. *Khâgneux et normaliens...*, réf. cit.

Ecoles normales supérieures, où se retrouvaient normaliens et khâgneux. C'est, semble-t-il, en fréquentant ce Groupe que le khâgneux de Condorcet Claude Lévi-Strauss devint socialiste, sous l'influence de Georges Lefranc. C'est tout au moins ce qui ressort du témoignage de ce dernier, en 1981 :

« Il nous arrivait aussi, à Le Bail et à moi, de faire des adeptes, sans parfois l'avoir cherché. Je fus très étonné, quelques années plus tard, dans une réunion de *Révolution constructive*, d'entendre Claude Lévi-Strauss me dire : c'est toi qui par tes interventions au Groupe m'a rendu socialiste » (9).

Le point est plus important qu'il n'y paraît. D'abord parce que le jeune Lévi-Strauss — qui, entre-temps, avait quitté Condorcet pour des études de droit et de philosophie — deviendra, en avril 1928, secrétaire général de la Fédération nationale des Etudiants socialistes. Ensuite parce que ce Groupe d'Etudes socialistes des Ecoles normales supérieures est lui-même la matrice, dans les années 1920, de *Révolution constructive* (10), tendance de la SFIO qui fera parler d'elle au cours de la décennie suivante. Or, il est possible de reconstituer une sorte de généalogie qui, avant même *Révolution constructive*, la FNES, et le Groupe d'Etudes socialistes des ENS, prend sa source dans la khâgne de Louis-le-Grand où Georges Lefranc et quelques-uns de ses camarades avaient fondé un « Bloc des Gauches ».

Autre cas significatif — mais qui concerne davantage, il est vrai, l'Ecole normale supérieure que la khâgne elle-même —, celui de Raymond Aron. Le futur théoricien de *Paix et guerre entre les nations* a d'abord été un pacifiste convaincu et son éveil à la politique s'est fait, entre autres, à l'ombre du *Mars ou la guerre jugée* d'Alain (11). Or, Raymond Aron, en provenance de la khâgne de Condorcet, n'a pas été l'élève du philosophe du lycée Henri-IV et l'influence de ce dernier s'est donc exercée par disciples interposés. Il existe du reste

(9) *Cahiers de l'OURS*, n° 116, janvier 1981, p. 45. Dans *Visages du mouvement ouvrier français*, un an plus tard, Georges Lefranc introduisait, il est vrai, une variante de cette phrase : « C'est toi qui, par tes interventions au Groupe, m'a définitivement converti au socialisme » (*op. cit.*, Paris, PUF, 1982, p. 69). Le « définitivement » introduit l'antériorité éventuelle de l'engagement socialiste par rapport au passage en khâgne.

(10) Cf. notre Note sur *Révolution constructive* : des non-conformistes des années vingt ?, *Bulletin du Centre d'Histoire de la France contemporaine*, Paris X, n° 5, 1985.

(11) Cf. Jean-François Sirinelli, Raymond Aron avant Raymond Aron, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 2, avril 1984.

un texte de jeunesse de Raymond Aron — sans doute son deuxième texte imprimé (12) — très explicite à cet égard :

« A l'École normale, s'agite furieusement — corps et âme — un groupe de jeunes hommes, robustes et sains, heureux d'appliquer, sur les champs de sports et dans les Universités populaires, dans le travail du labour et par des pétitions politiques, les conseils du Maître. On les appelle "les disciples d'Alain", l'administration et certains élèves avec terreur, d'autres avec amitié, parfois même avec respect... Pour mon compte, je dois beaucoup à l'amitié de quelques-uns de ses élèves, en même temps qu'à ses livres. Ou plutôt c'étaient la vie et l'homme devinés à travers l'admiration de disciples qui ajoutaient à la puissance des écrits. Ainsi on le respecte, admire, aime, avant même de le connaître » (13).

La cause semble entendue. Resterait à identifier plus précisément le « disciple » qui fit connaître Alain à Raymond Aron. Il s'agit « peut-être » du camarade de promotion de ce dernier, le philosophe Georges Canguilhem. Les *Mémoires* ne sont qu'en partie éclairants sur ce point : « Sans doute des élèves d'Alain me servirent-ils d'intermédiaires », note l'auteur, avant d'ajouter quatre pages plus loin « peut-être Georges Canguilhem fut-il l'intercesseur entre Alain et moi » (14).

UN MILIEU DE SERRE

Que ce soit par le rayonnement de quelques professeurs ou par des rencontres et amitiés avec des camarades, la khâgne joue donc

(12) Le premier texte imprimé de Raymond Aron est vraisemblablement A propos de la trahison des clercs, dans les *Libres Propos* du 20 avril 1928 (nouvelle série, 2^e année, n^o 4, p. 176-178). Nous avons signalé cette note de Raymond Aron sur Julien Benda dans un article du *Monde Dimanche* (Quand Aron était à gauche de Sartre..., 17 janvier 1982, p. XII-XIII) en formulant l'hypothèse qu'il s'agissait probablement du premier texte imprimé aronien ; hypothèse que le principal intéressé n'a pas contestée : dans une lettre qu'il nous a envoyée le 3 février 1982, il évoque cette note sur Benda et écrit : « Du coup, je vais rechercher ce texte que je n'avais pas oublié mais que je n'ai pas relu depuis plus d'un demi-siècle. » L'année suivante, fait docteur *honoris causa* de l'Institut Weizmann de Jérusalem, il y prononce un discours sur « les intellectuels et la politique » et revient longuement sur ce texte, « le premier article que je publiai... que m'a rappelé un jeune historien dont la thèse porte sur les normaliens de ma génération » (*Commentaire*, n^o 22, été 1983, p. 259-263, citation p. 260). Dans ses *Mémoires*, l'expression utilisée est moins affirmative : « Le premier texte que j'aurais publié, à en croire... » (Paris, Julliard, 1983, 778 p., p. 47). La *Bibliographie* de Raymond Aron récemment publiée (tome I : *Livres et articles de revue*, établi par Perrine Simon, Paris, Julliard, Société des Amis de Raymond Aron, 1986, p. 11) place cet article en tête de liste.

(13) *La Psychologie et la vie. Revue de psychologie appliquée*, 3^e année, n^o 1, janvier 1929, p. 10-11. La *Bibliographie* signalée à la note précédente ne mentionne pas cet article, mineur il est vrai.

(14) Raymond Aron, *Mémoires*, réf. cit., p. 41 et 45.

un rôle à la fois comme *lieu de formation*, où s'exercent des influences parfois décisives, et comme *cadre de sociabilité*, où se fondent des groupes qui sont autant de structures d'accueil et où se tissent des liens souvent durables. Lieu de formation, cadre de sociabilité, les conditions sont réunies pour faire de la khâgne un site de transmission des héritages politiques et intellectuels.

A deux objections près, et qui sont de taille. On pourrait, d'une part, faire la même analyse pour toute institution universitaire : des jeunes gens y ont des professeurs, parfois marquants, et des camarades, à un âge où l'osmose intellectuelle se fait plus aisément. D'autre part, les influences exercées peuvent, en fait, être extérieures à la khâgne et relever, plus largement, de l'air du temps culturel, qui est par définition *extra muros*. Certes, les khâgnes restent largement à l'abri des modes, mais les microclimats qui s'y développent demeurent tout de même tributaires de la circulation des grands flux idéologiques. Ainsi, après la seconde guerre mondiale, ces classes passeront de l'ère littéraire — dont Alain, quoique philosophe, était, d'une certaine manière, un représentant caractéristique — à l'ère philosophique, et parmi les « maîtres » et les « éveilleurs » qui y professent, les philosophes vont peu à peu ravir leur magistrature d'influence aux littéraires.

Faudrait-il, dès lors, conclure au contraire à une non-spécificité de la khâgne en ce qui concerne la transmission de la tradition politique ? Assurément pas. Car cette classe présente trois traits constitutifs qui, associés, en font un milieu particulier : celui-ci, en effet, est socialement assez homogène, trié sur le volet et clos.

Sociologiquement, les khâgneux sont issus en nombre des classes moyennes (15) et la moitié d'entre eux sont des boursiers. Le profil commun est celui de brillants lycéens, souvent prix d'excellence des lycées et collèges français, parfois lauréats du Concours général. Il y a dans le khâgneux type comme un rêve d'inspecteur général : le bachelier tel qu'il devrait être. Et ces jeunes étudiants titrés, souvent dépositaires des espérances familiales, vont pendant deux, trois, parfois quatre ans, travailler d'arrache-pied, internes souvent, « bûcheurs » toujours. Les provinciaux « montés » à Paris préparer le concours vivront leurs années étudiantes en marge de la capitale plutôt qu'en son sein et lui resteront parfois totalement étrangers.

(15) Cf. Jean-François Sirinelli, *The Ecole Normale supérieure and elite formation and selection during the Third Republic* (in Jolyon Howorth et Philip G. Cerny (ed.), *Elites in France : origins, reproduction and power*, London, Frances Pinter, 1981).

De toute façon, quels que soient les rapports entretenus avec la grande ville d'accueil, les khâgneux resteront surtout en vase clos, de dortoirs en réfectoires, de salles de classe en salles d'études.

A y regarder de plus près, de tels traits constituent un milieu de serre, univers fini, tiède mais pas forcément douillet, fermé aux brises des modes intellectuelles et aux bourrasques des avant-gardes politiques. Cette serre permet la croissance de ces intellectuels en herbe, en d'autres termes leur éveil intellectuel et souvent politique, les influences s'exerçant de manière endogène. Car, en deuxième analyse, une moitié seulement d'« apolitiques » c'est peu au regard d'autres communautés de jeunes gens des années 1920, y compris en milieu étudiant. Et l'atmosphère de serre explique la faiblesse de ce taux. Elle explique aussi l'homogénéité politique certaine de ce milieu, qui penche du même côté, au moment où le « Quartier latin » est davantage divisé. Elle entraîne aussi un certain conformisme — sans que le terme soit ici connoté —, aussi bien sur le plan politique — peu d'extrêmes en khâgne, qui ne fut guère alors terre nourricière en communistes ou en maurrassiens — ou culturel — peu d'impact du surréalisme, par exemple. Lieu de mémoire des mots et des tournures, c'est aussi un conservatoire des valeurs politiques d'identité : d'une certaine façon, le khâgneux des années 20 est en phase, culturellement et politiquement, avec ses professeurs, qui eurent vingt ans au moment de l'affaire Dreyfus. Conformisme plus que révolte, donc, et continuité plus que rupture.

Est-ce dire que, par-delà le fil des générations, l'éveil politique des khâgneux se fasse par simple « clonage » ? Assurément pas car il y a bien, à y regarder de plus près, gauchissement : la famille et les professeurs étaient souvent radicaux ; le phénomène de génération allié au « sinistrisme » apparent de la vie politique aidant, les enfants seront socialistes, mais leur socialisme est un *socialisme de continuité*. Continuité, on le voit, ne signifie pas immobilisme et le milieu de serre n'a jamais été une simple glacière qui conserverait telle quelle la tradition politique. Il y a, au contraire, passage des khâgneux d'un cran à gauche à chaque génération.

Les explications de ce phénomène sont multiples. Le « sinistrisme » cher à Albert Thibaudet se trouve à nouveau confirmé mais, cause autant qu'effet, une telle donnée a ici des vertus descriptives plus qu'explicatives. Certes, à chaque génération khâgneuse, le relief politique est comme rajeuni, ses contours sont ravivés par ce « sinistrisme », mais quelles sont les forces tectoniques agissantes ? L'« affranchissement par glissement » (Mona Ozouf) ? L'observation est fine et le paramètre important, et le passage au communisme

après la seconde guerre mondiale d'une génération khâgneuse souvent issue de milieux de petits fonctionnaires socialistes ou socialisants fournit confirmation. Mais une telle explication ne permet pas de mettre à nu les rouages du mécanisme de gauchissement.

Il est possible, à cet égard, de proposer une autre explication qui tient à la nature du champ étudié, le milieu intellectuel. Ce milieu est, par essence, le domaine du métapolitique (les luttes idéologiques) plus que du politique (les enjeux électoraux, notamment). Et entre les deux niveaux, il y a décalage, et donc fossé, quasi constant (16). Ce décalage existe, en tout cas, au milieu des années 1920. Certes, la victoire du Cartel des Gauches en 1924 marque le triomphe politique — au moins apparent — du radicalisme. Et pourtant, à la même date, ce radicalisme, nourri des combats de la fin du XIX^e siècle, est déjà moribond dans les milieux de la « haute intelligentsia », où les phénomènes de rétention idéologique et d'inertie culturelle, quoique non négligeables, sont moins fréquents que dans le reste de la société civile. Dans cette « haute intelligentsia », les faire-part de décès du radicalisme de la Belle Epoque sont déjà arrivés, au moment même où les déclarations de victoire du Cartel sont rédigées. Comme toujours en pareil cas, ce sont précisément les jeunes intellectuels, vierges de tout passé idéologique, qui suivent, le plus tôt et le plus facilement l'évolution : pour eux, à gauche, le slogan serait bien : « plutôt Blum qu'Herriot », et à cette époque, on l'a vu, les jeunes khâgneux rejoignent nombreux la SFIO. A la même date, du reste, les avant-gardes de la société intellectuelle — les surréalistes ou le groupe *Philosophies*, par exemple — ont une autre étape d'avance et commencent à être attirés par le communisme.

GÉNÉRATIONS INTELLECTUELLES

Pour ce qui est des mécanismes de transmission politique en milieu intellectuel, les observations faites sur le site des khâgnes dépassent donc ces seules classes et attirent l'attention sur l'importance des phénomènes de stratification générationnelle : en d'autres termes, comment de simples classes d'âge sont-elles parfois nouées en gerbe, quels sont les processus de relais entre ces générations

(16) Sauf peut-être dans le cas du Front Populaire (cf. nos remarques sur ce point, Sur la scène et dans la coulisse : les intellectuels français à l'époque du Front populaire, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, édité par l'Association des Amis de la BDIC (Bibliothèque de Documentation internationale), n° 6, avril-juin, 1986) ; 1981 serait, au contraire, une bonne illustration de ce décalage.

ainsi constituées, mais aussi quand et pourquoi surgissent entre elles des problèmes d'imperméabilité ou, si l'on permet ce néologisme, d'*incommunicabilité* (17) ? Autant de notions qui sont au cœur des rouages de transmission de la tradition politique.

L'analyse *in situ* permet aussi de conclure que, pour les jeunes intellectuels, il existe différents lieux d'éveil et d'apprentissage, qui ont parfois une coloration politique propre et une densité idéologique plus ou moins grande. Ainsi les khâgnes, serres où croissent des rameaux générationnels assez homogènes, sont des *lieux d'influence*, sas pour l'entrée dans le débat civique en même temps que plaque tournante redistribuant dans des directions divergentes. Mais ces lieux d'éveil et d'influence sont toujours à replacer dans le contexte plus large des mécanismes de relais intergénérationnels.

Resterait une autre question à poser, en rapport, elle aussi, avec le problème de la tradition politique. La khâgne, on l'a vu, est un lieu où *se transmet* cette tradition. Mais est-ce aussi un creuset où elle *s'élabore* ? Ou, pour poser la question autrement, la serre est-elle aussi un laboratoire ? La réponse demanderait une autre étude, d'autant qu'elle varie avec les périodes étudiées. En tout cas, et pour les raisons mêmes énumérées plus haut — conformisme plus que révolte, continuité plus que rupture —, cette réponse ne saurait être positive pour les années 1920.

(17) Un groupe de chercheurs (Balmand, Charle, Corpet, Duranton-Crabol, Fouilloux, Granjon, Jamet, Lazar, Monchablon, Pelletier, Prochasson, Racine, Raffin, Sirinelli, Trebitsch, Voldman, Zérafra) sur l'histoire des intellectuels, que nous avons constitué à l'Institut d'Histoire du Temps présent (CNRS), a consacré une partie de ses séances de l'année universitaire 1985-1986 à mesurer le caractère opératoire — ou pas — de cette notion de génération intellectuelle dans les champs de recherche respectifs des membres du groupe : cf. le résultat de ce travail collectif dans les *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps présent*, n° 6, 1987. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français, études coordonnées par Jean-François Sirinelli. Sur cette notion, cf. aussi notre article Le hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l'histoire des intellectuels, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 9, janvier-mars 1986, et, sur la « génération de 1905 », *Khâgneux et normaliens des années vingt...*, *passim*.

RÉSUMÉ. — *Les khâgnes (classes préparatoires du concours de l'École normale supérieure) des années 1920 ont-elles été un lieu de transmission de la tradition politique ? En tant que lieu de formation et cadre de sociabilité la khâgne a été un site de prise de relais des héritages politiques et intellectuels. Elle présente trois traits constitutifs : un milieu socialement homogène trié sur le volet et clos. Il faut aussi replacer les phénomènes d'éveil et d'influence dans le contexte plus large des mécanismes de relais intragénérationnels.*